

FLORENCE LOJACONO

Universidad de Las Palmas de Gran Canaria

Les demeures de la « solitude de tête » : la hutte et le H.L.M.

En littérature, le thème de la solitude, qui n'est pas celui de l'isolement¹, est très ancien et est souvent lié à une certaine dualité². En effet, être seul, c'est à la fois, comme le note André Comte-Sponville, reconnaître ne pouvoir déléguer « l'effort d'exister » à un autre que soi³, tout en ayant la capacité de transcender ce lourd constat par la pensée, dans ce « dialogue silencieux » tenu avec soi-même qui, pour Hannah Arendt, définit la solitude⁴. De ce dialogue solitaire naît la rêverie et, plus spécialement, la rêverie habitante. Cette imagination aux portes de la conscience qui, selon Gaston Bachelard, est l'« une des plus grandes puissances d'intégration pour les pensées, les souvenirs et les rêves de l'homme »⁵. C'est donc avec ce concept que nous explorerons les caractéristiques des demeures de la solitude rêvée en posant comme hypothèse qu'à l'égal de « l'amour de tête » stendhalien, il y a des « demeures

1 De nombreux auteurs différencient la solitude, plutôt positive, de l'isolement, plutôt négatif : A. Comte-Sponville (voir note 3, p. 40), H. Arendt (voir note 4), L. Dolezel (voir note 2, p. 189), V. Jankélévitch (voir note 24, p. 193).

2 L. Dolezel, « Thématique de la solitude : Robinson Crusoé et Des Esseintes », N. Traill (trad.), [dans :] *Communications*, 1988, n° 47, p. 188.

3 A. Comte-Sponville, *L'amour, la solitude*, Paris, Le livre de poche, 2004, p. 41.

4 H. Arendt, *Responsabilité et jugement*, J.-L. Fidel (trad.), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2009, p. 125.

5 G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2001, p. 26.

de tête ». Nous montrerons, à travers deux œuvres littéraires fort différentes, que ces demeures de tête sont des constructions archétypales indépendantes de leurs aspects extérieurs et des circonstances qui ont présidé à leur édification.

Habiter une image

Tout sépare Oscar Donadieu, un idéaliste en fuite, de Stuart Pedrell, un riche homme d'affaires, et pourtant, le héros de *Touriste de bananes*, le roman de Georges Simenon⁶ (1938), et celui des *Mers du Sud*, le roman de Manuel Vázquez Montalbán⁷ (1979), connaîtront une communauté de destin.

« Toute habitation humaine est *imago mundi* »⁸. Toute rêverie habitante se construit autour d'une image primordiale à laquelle le rêveur seul est sensible, car elle lui parle *son* langage. Cette rêverie est cosmique, car « la maison est notre coin du monde »⁹ et c'est pourquoi elle fait remonter à la surface de l'âme le dialogue silencieux entre le moi et son double intérieur. Tout à coup, se confondent la réalité et la rêverie : « c'est bien là l'*Autre-Maison* [...] construite, avec tout ce qui *aurait-dû-être* »¹⁰. Désormais, l'image de la demeure qui devra être sera obsédante. Oscar s'imagine Tahiti comme un long dimanche de province et, cachés dans la verdure sombre, des murs blancs et un toit rouge lui font signe. C'est une image d'Épinal d'un autre genre qui obsède Stuart. Le promoteur immobilier se voit lui

6 G. Simenon, « *Touriste de bananes* », [dans :] *Tout Simenon*, Paris, Presses de la Cité, 2002, p. 273-380.

7 M. Vázquez Montalbán, *Los mares del Sur*, Barcelona, Planeta, 1998 ; M. Vázquez Montalbán, *Les mers du Sud*, M. Gazier (trad.), Paris, 10/18, 2003.

8 M. Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 2002, p. 145.

9 G. Bachelard, *Poétique de l'espace*, op. cit., p. 24.

10 G. Bachelard, *Poétique de la rêverie*, op. cit., p. 128.

aussi recommencer sa vie aux antipodes, mais aux antipodes de sa vie sociale faite de luxe, de solitude et d'ennui. C'est pour une ville dortoir qu'il va tout quitter. La hutte dans la vallée perdue de Punaauia ou l'habitation à loyer modéré dans une banlieue ouvrière, voici les deux images entêtantes prises par la rêverie habitante dans ces deux romans.

La rêverie habitante

On peut, en effet, résumer ces deux œuvres en s'attachant uniquement à leurs rêveries habitantes car il y a « un sens à prendre la maison comme *un instrument d'analyse* pour l'âme humaine »¹¹, on « lit une maison »¹². En effet, la maison, humble ou luxueuse, « possède une valeur archétypale [...] »¹³ qui dépasse sa seule fonctionnalité. Pierre Sansot rappelle que « l'habiter a été réduit [...] à une procédure fonctionnelle » au détriment, d'une part, de sa composante imaginaire qui est de « nous conduire, avec humilité et souveraineté, dans l'espace qui nous est échu » et, d'autre part, de sa composante mythique qui signifie « reprendre les gestes fondateurs, s'insérer dans le monde, tendre les mains vers les étoiles »¹⁴. La demeure de la rêverie habitante est demeure, soit, mais est toujours plus que cela. Elle est mon centre de gravité permanent, le centre de mon cosmos rêvé. Ni pour Oscar ni pour Stuart, il ne s'agit de choisir quatre murs, mais de tendre les mains vers les ciels d'une vie enfin digne d'être vécue.

11 G. Bachelard, *Poétique de l'espace*, *op. cit.*, p. 19.

12 *Ibidem*, p. 32.

13 V. Costa, « Habiter les images : la parole poétique chez Heidegger et Bachelard », [dans :] *Cahiers Gaston Bachelard*, 2010, n°11, p. 162.

14 P. Sansot, « La parole habitante et la pensée mythique », *op. cit.*, p. 104.

La folle du logis

« Rêver et chanter, voilà le travail de la solitude »¹⁵ selon Bachelard. Et ceci parce que l'imagination « n'est pas, comme le suggère l'étymologie, la faculté de former des images de la réalité ; elle est la faculté de former des images qui dépassent la réalité, qui chantent la réalité »¹⁶. Or la réalité chantée n'est plus tout à fait la réalité. Pétrie d'enthousiasme juvénile et de gaieté innocente, elle étend son lyrisme bien au-dessus de la sévérité monocorde du réel. Johann Georg Zimmerman met en garde contre les effets délétères de l'imagination sur la solitude : « L'empire de l'imagination sur l'homme est bien plus grand que celui de la raison. La raison exige des connaissances précises, l'imagination se contente d'une vague intuition. La raison est la faculté de se représenter nettement ce qui est possible, tandis qu'une imagination ardente croit voir nettement une quantité de choses qu'un esprit calme, réfléchi, n'aperçoit pas ; l'imagination reproduit, il est vrai, les idées, comme la mémoire, mais elle les altère, les amplifie ou les amoindrit, ou les mêle confusément »¹⁷. La rêverie habitante des deux protagonistes est donc un rêve altéré. Un joli rêve, cependant, ne devient marchandise avariée que si l'on se met à y croire, si l'on s'aventure au-delà de la ligne délimitant le réel du songe.

Est-ce un hasard si nous retrouvons chez Stendhal un des cas les plus emblématiques de solitude peuplée de rêveries ? Certainement pas si, comme l'affirme Philippe Berthier, « le beylisme est une forme de solitude »¹⁸. *Le Rouge et le noir*, on le sait, oppose deux

15 G. Bachelard, *Poétique de la rêverie*, op. cit., p. 73.

16 G. Bachelard, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Le livre de poche, 2003, p. 25.

17 J.-G. Zimmermann, *La solitude*, X. Marmier (trad.), Paris, Charpentier Libraire-Éditeur, 1859, p. 51.

18 P. Berthier, « Stendhal et l'amour », [dans :] *La Cause freudienne*,

sortes d'amour : celui de la provinciale Madame de Rénal, l'amour de cœur, à celui de la parisienne Mathilde de la Mole, l'amour de tête. Qu'est-ce l'amour de tête ? C'est « l'amour d'imagination [...] cet amour qui loge un personnage vivant dans un cadre longuement préparé à l'avance par une suite de rêveries, de méditations et d'*idéalités* »¹⁹. La solitude intellectuelle de Mathilde est un terrain favorable car « les passions cuisent et recuisent dans la solitude »²⁰. Son amour pour Julien a été cristallisé²¹, de la même façon que dans les mines de sel de Hallein, près de Salzbourg, les cristaux s'agglutinent sur un rameau avec le double effet de cacher le simple branchage et de l'orner d'une parure éclatante. Car l'imagination voit « en gros et non en détail »²² commente à ce propos Jean-Pierre Richard, corroborant ainsi non seulement les propos de Zimmermann sur la solitude, mais aussi ceux de Bachelard sur la rêverie habitante. La cristallisation, poursuit Richard, crée un « fantôme, né de la seule imagination »²³ et cet être évanescence, coïncidant désormais avec un être réel, est l'origine d'une passion véritable.

De la même façon que, dans l'amour, l'imagination plonge l'amant dans un monde de réalités qui se modèlent sur ses désirs, dans la rêverie habitante, l'imagination va guider nos deux protagonistes vers une demeure modelée sur leurs attentes. La solitude de tête,

2007, n° 67, p. 168.

19 É. Faguet, « Stendhal », [dans :] *Revue des Deux Mondes*, 1892, vol. 109, n° 3, p. 625.

20 G. Bachelard, *La poétique de l'espace*, *op. cit.* p. 28.

21 Stendhal, *De l'amour*, *op. cit.*, p. 38 : « La cristallisation ne cesse presque jamais en amour. Voici son histoire : tant qu'on n'est pas bien avec ce qu'on aime, il y a la cristallisation à *solution imaginaire* ; ce n'est que par l'imagination que vous êtes sûr que telle perfection existe chez la femme que vous aimez ».

22 J.-P. Richard, *Stendhal et Flaubert. Littérature et sensation*, Paris, Seuil, 1954, p. 48.

23 *Ibidem*, p. 73.

entièrement vouée à ce dialogue silencieux dont parlait Arendt, emprunte à l'amour de tête une composante essentielle : l'ennui. Vladimir Jankélévitch en explique ainsi le fonctionnement : « l'ennui se laisse volontiers attirer par l'écart qui est entre le personnage et la personne : le moi sociable voit tristement le vide se creuser entre son apparence mondaine et sa réalité profonde, et il prend conscience alors de sa solitude »²⁴. En résumé, quand la solitude de tête est comme l'amour de tête, elle boude le monde réel pour s'enticher de ses propres fantômes, les maniant à sa guise dans un univers fantasque.

Les demeures de tête

Le rameau de Salzbourg chez Stendhal correspond à la maison onirique chez Bachelard : « Cette rêverie habitante adopte tout ce que le réel lui offre, mais aussitôt elle adapte la petite demeure réelle à un songe archaïque. C'est ce songe fondamental que nous appelons la maison onirique »²⁵. Dans les deux cas, la rêverie transfigure le réel et donne naissance à une image primordiale. Lorsqu'on est pris par le songe, « on a l'impression *d'habiter* une image »²⁶, remarque Bachelard, mais uniquement si le songe est né d'une solitude apaisée et réconfortante, non d'une solitude de tête, qui ne donne naissance qu'à des fantômes et prive celui qui en est atteint de jouir du réel, comme de l'imaginaire.

Les images que tenteront d'habiter les deux protagonistes, si elles sont différentes dans leur aspect (une hutte dans une nature tropicale pour Oscar et un appartement dans une banlieue grise pour Stuart) sont, toutes deux, empreintes d'une certaine tristesse. Car,

24 V. Jankélévitch, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Flammarion, 2017, p. 140.

25 G. Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*, Paris, Corti, 1982, p. 92.

26 *Ibidem*, p. 89.

si toute solitude n'est pas forcément mélancolie, l'inverse n'est pas vrai : « le penchant à la solitude est l'un des symptômes ordinaires de la mélancolie. L'homme qui éprouve ce sentiment de mélancolie fuit la clarté du jour et l'aspect du monde. Incapable de poursuivre fortement une autre pensée que celle qui le consume, il se fait de la vie une vraie torture »²⁷. Et Oscar comme Stuart sont des êtres en souffrance. Enfant, Oscar s'épuisait des heures durant à lutter contre sa faiblesse physique ; en Amérique, il s'obstina à lutter contre son vertige pour travailler ; à Tahiti, il s'efforce de surmonter son atroce solitude. Quant à Stuart, c'est un perpétuel inquiet, un intellectuel insatisfait, « un homme qui n'a jamais su prendre la vie du bon côté. Il était masochiste, il souffrait par définition »²⁸.

L'indigence de ces demeures, qu'il s'agisse de hutte²⁹ en contexte exotique ou de H.L.M. en contexte urbain, est voulue, désirée même, c'est « une heureuse intensité de pauvreté »³⁰. De dépouillement en dépouillement, l'humble demeure donne accès à l'absolu du refuge, commente Bachelard, « c'est de la primitivité restituée, désirée »³¹. Cet absolu est la matière première du primitivisme culturel, d'Amerigo Vespucci à Bougainville, qui se définit comme la « projection idéale des premiers âges de l'humanité directement assimilable aux caractères des sauvages d'outre-mer »³². Puisque la rêverie habitante est une cosmogonie, qu'elle nous relie à la primitivité, qu'elle nous permet d'« habiter le bonheur

27 J.-G. Zimmermann, *La solitude*, op. cit., p. 56.

28 M. Vázquez Montalbán, *Les mers du sud*, op. cit., p. 97.

29 F. Lojacono, « Le rêve de hutte dans "L'île d'un autre" de Jacques Perry et "L'île à Midi" de Julio Cortázar », [dans :] *Studii si Cercetari Filologice Seria Limbi Românice*, 2019, n° 25, p. 69-83.

30 G. Bachelard, *Poétique de la rêverie*, op. cit., p. 46.

31 *Ibidem*, p. 47.

32 É. Vibart, *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987, p. 36.

du monde »³³, c'est qu'elle tient de la perfection des commencements, qu'elle nous dévoile « la béatitude qui précédait l'actuelle condition humaine »³⁴. On retrouve ce désir de l'innocence originelle aussi bien chez Oscar que chez Stuart : le « bon sauvage », comme le prolétaire, sont des représentations « de l'enfance du monde »³⁵. Il s'agit là, bien entendu, d'un cliché. Vibart le démontre à propos de Tahiti et ajoute, en citant Stendhal, que l'île heureuse, étant donné son éloignement, est un parfait objet de « cristallisation »³⁶ des attentes des Occidentaux, ce qui renforce notre thèse sur les « demeures de tête ».

La hutte à Tahiti

Selon le dictionnaire des symboles³⁷, la hutte désigne la précarité de l'existence corporelle terrestre. Dans le cas d'une solitude voulue et acceptée, c'est la demeure idéale, mais seulement dans ce cas. Elle est l'image même du primitivisme et Bachelard en fait une gravure princeps tant « ce "rêve de hutte" que connaissent bien ceux qui aiment les images légendaires des maisons primitives »³⁸ coïncide, pour le rêveur, avec le « vrai » refuge. Elle est « l'essence du verbe habiter [...] la hutte est la solitude centrée »³⁹.

À Tahiti, Oscar se met à la recherche de la demeure qu'il a si souvent imaginée dans ses rêveries solitaires, son *vrai* refuge, l'endroit où il se sentirait

33 G. Bachelard, *Poétique de la rêverie*, op. cit., p. 31.

34 M. Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 2002, p. 70.

35 É. Vibart, *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, op. cit., p. 138.

36 *Ibidem*, p. 148.

37 J. Chevalier, A., Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont / Jupiter, 1982, p. 513.

38 G. Bachelard, *Poétique de la rêverie*, op. cit., p. 45.

39 *Ibidem*, p. 46.

un homme comme les autres, ou un homme, tout simplement. « Il avait lu qu'à Tahiti on pouvait mener une vie naturelle, sans argent, sans contraintes, dans un décor idéal »⁴⁰. Quand on lui propose de louer une ou deux chambres dans une gentille maisonnette, il répond : « À vrai dire, j'aurais préféré une hutte ... Oui, une simple hutte au bord de l'eau »⁴¹. Car la hutte est plus proche de son rêve, lui aussi a fait de la hutte la gravure princeps de l'innocence des premiers matins du monde. Et, un jour, il trouve « une hutte comme il en cherchait, une vraie hutte indigène, bâtie sur pilotis, au bord du lagon. Un homme, tout près, réparait une pirogue »⁴². Il est tombé nez à nez avec son image poétique : les pilotis et la pirogue pour l'exotisme, le bâtisseur indigène pour l'authenticité, le lagon pour le décor et jusqu'au pécheur qui ne peut manquer dans toute évocation de la perfection des temps anciens sur le littoral⁴³. Mais il avait omis un détail, c'est qu'à Tahiti, comme partout, sans argent rien n'est possible. S'il pouvait habiter facilement sa hutte en songe, dans la réalité il lui faut payer : ses provisions, ses outils, ses déplacements et même ses amitiés. Il n'est finalement qu'« un touriste de bananes » parmi les autres, comme tous ceux « qui partent pour les îles avec l'idée d'y vivre une vie naturelle, loin du monde, sans souci d'argent, en se nourrissant de bananes et de noix de coco... »⁴⁴. Sa hutte n'est qu'une pauvre cabane en mauvais état et surtout, il ne supporte pas la solitude :

Il avait lutté longtemps [...]. Depuis le premier jour, pour tout dire, il avait compris que ce n'était pas possible, que la fameuse vie naturelle dont on lui avait

40 G. Simenon, « Touriste de bananes », *op. cit.*, p. 378.

41 *Ibidem*, p. 305.

42 *Ibidem*.

43 A. Corbin, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, Paris, Flammarion, 1990, p. 248.

44 G. Simenon, « Touriste de bananes », *op. cit.*, p. 281.

parlé n'existe pas, que sa solitude n'était qu'une solitude de clochard, qu'il y avait, ici comme partout, des règles à suivre et qu'il ne faisait, en somme, avec tout son héroïsme, que jouer au boy-scout à quelques pas d'un village.⁴⁵

Le HLM à Barcelone

Stuart Pedrell est un autre exemple de la solitude de tête. Obsédé par le mythe de Gauguin, il a tout lu sur le sujet et ne parle plus que de partir pour les mers du Sud : « il avait trop romancé la chose »⁴⁶ disent ses amis. Quand son cadavre est retrouvé dans un terrain vague, non loin de son domicile, cela fait déjà plus d'un an que sa famille n'avait plus entendu parler de lui. Pepe Carvalho, chargé de tirer l'affaire au clair, se demande pourquoi, au lieu de la Polynésie, Stuart a préféré une banlieue où « chaque façade était un visage de lépreux »⁴⁷, dans un immeuble où « l'ascenseur était rafistolé avec des morceaux de contre-plaqué »⁴⁸. Jean-Didier Urbain décode ainsi l'attrait du village sur les citadins : le village est « l'image embryonnaire de la vie collective, du contact, de l'hospitalité ancienne. On le rêve »⁴⁹. La banlieue n'est-elle pas voulue, dans sa division en parcelles comme dans sa mise en narration, comme le village de la ville ? De la même manière, c'est le village qui attire Oscar, pas la ville de Papeete.

Carvalho nous donne la clé du choix insolite de Stuart en faisant le rapprochement entre l'exotisme urbain du quartier de San Magín et celui, plus traditionnel, des mers du Sud : « Tu es allé à San Magín voir ton œuvre de près, voir comment vivaient tes canaques

45 *Ibidem.*, p. 366.

46 M. Vázquez Montalbán, *Les mers du sud*, *op. cit.*, p. 70.

47 *Ibidem*, p. 162.

48 *Ibidem*, p. 189.

49 J.-D. Urbain, *Sur la plage*, *op. cit.*, p. 212.

dans les cabanes que tu leur avais préparées [...] Peut-être à la recherche de l'authenticité populaire ? »⁵⁰. La recherche du *vrai* refuge, de la hutte primordiale peut prendre de nombreuses voies. Après tout, « il y a autant d'aventures au Châtelet [...] que sur toutes les plages du Sénégal »⁵¹.

Cette « aventure infinitésimale »⁵² dans laquelle on entre et d'où on sort en métro, est renforcée par la nouvelle vie de Stuart qui vit sous un faux nom et a trouvé un travail de simple comptable. La clandestinité a ici le mérite de « réintroduire de l'étrangeté en des lieux qui en sont a priori dépourvus ou purgés »⁵³ et, par conséquent, d'en augmenter l'exotisme. Stuart Pedrell, devenu Antonio Porquieres, veut croire qu'il n'en faut pas plus pour renaître « autre » dans cette ville satellite dont le slogan publicitaire est justement : « une ville nouvelle pour une nouvelle vie ». Dans les faits, il n'a fait que doubler sa solitude ancienne, celle qui l'enfermait dans son rêve polynésien, d'une solitude nouvelle, « une solitude anonyme, une solitude d'amnésique »⁵⁴. Il s'est laissé glisser dans un puits sans fond qui, de songes en mensonges, puis de mensonges en trahisons, mettra encore plus de distance entre lui et son entourage.

On ne peut habiter une image

Une « demeure de tête » n'est faite que pour abriter une « solitude de tête », une solitude cabocharde qui porte en elle la cause de son échec. Car la vraie solitude est écoute : « l'égoïsme et la socialité vont ensemble ; ensemble la solitude et la générosité »⁵⁵. Pacifiée,

50 M. Vázquez Montalbán, *Les mers du sud*, op. cit., p. 156.

51 P. Bruckner, A. Finkielkraut, *Au Coin de la rue l'aventure*, op. cit., p. 198.

52 V. Jankélévitch, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, op. cit., p. 11.

53 J.-D. Urbain, *Sur la plage*, op. cit., p. 290.

54 M. Vázquez Montalbán, *Les mers du sud*, op. cit., p. 194.

55 Comte Sponville, *L'amour, la solitude*, op. cit., p. 45.

elle est un baume bienfaisant, comme l'ont noté de nombreux auteurs, à commencer par Montaigne qui insiste sur la préparation de l'âme que suppose la retraite en soi-même, car « il y a moyen de faillir en la solitude comme en la compagnie »⁵⁶.

Comme nous le disions au début de cet article, la solitude ouvre une fissure dans l'être. Le dialogue silencieux peut, dans certains cas, aboutir à un réel dédoublement. Quand Stuart était encore un riche promoteur, « il y avait comme deux hommes en lui : celui qui travaillait et celui qui pensait »⁵⁷. Cette dualité a finalement pris corps, si l'on peut dire, le jour où il a chargé Antonio Porqueres, un obscur employé, de « l'effort de vivre » à sa place. Quant à Oscar, il lui semblait qu'il y avait « deux Donadieu distincts qui s'épiaient l'un l'autre »⁵⁸ : le Donadieu touriste de bananes et « le Donadieu que Donadieu aurait voulu être »⁵⁹.

De très nombreux parallèles unissent les parcours des deux protagonistes : tous deux veulent fuir leur condition, tous deux sont des inquiets, perpétuellement en tension, tous deux ont l'impression de jouer un rôle, mais surtout, malgré tous leurs efforts d'intégration dans leur nouvelle vie, ils seront toujours des étrangers aux yeux des autochtones. Oscar avec sa naïveté et son manque de courage restera un « pigeon »⁶⁰, il lui semble lire sur tous les visage le mépris qu'il inspire. À Tahiti, comme à La Rochelle, c'est un velléitaire, celui qui *aurait voulu*. Les gens qui avaient côtoyé Stuart à San Magín diront de lui : « Il n'était pas fait pour

56 Montaigne, *De la solitude*, [dans :] *Idem, Œuvres complètes*, A. Thibaudeau, M. Rat (dir.), Paris, Gallimard, La Pléiade, 1989, p. 242.

57 M. Vázquez Montalbán, *Les mers du sud*, op. cit., p. 70.

58 G. Simenon, « Touriste de bananes », op. cit., p. 359.

59 *Ibidem*, p. 360.

60 *Ibidem*, p. 303.

ce travail ni pour ce quartier »⁶¹, c'était un « martien »⁶². Le suicide d'Oscar, comme l'assassinat de Stuart, ne les affecte pas. Ils n'étaient pas des leurs.

La fin tragique était annoncée. Il est facile d'habiter une image avec le songe, car « avec des rêveries de cosmos, le rêveur connaît la rêverie sans responsabilité, la rêverie qui ne sollicite pas de preuve »⁶³. Mais, dans la vie, à Tahiti ou en banlieue, les responsabilités s'accumulent. Ne pas y faire face accule au suicide ou expose à la rixe mortelle. Concluons, avec Thor Heyerdahl qui, en 1938, après une longue expérience de retour à la nature, décide de rejoindre la civilisation : « le seul endroit où il est possible, aujourd'hui comme hier, de retrouver la nature, c'est à l'intérieur de l'homme lui-même »⁶⁴. C'est l'image qu'il s'était construite des Marquises, là-haut, en Norvège, qu'il souhaitait habiter. Or, on ne peut habiter une image.

61 M. Vázquez Montalbán, *Les mers du sud*, op. cit., p. 179.

62 *Ibidem*, p. 230.

63 G. Bachelard, *Poétique de la rêverie*, op. cit, p. 32.

64 Heyerdahl T., *Fatu-Hiva. Le retour à la nature*, A. Henri Martin (trad.), Paris, Les éditions du Pacifique, 1976, p. 354.

bibliographie

Arendt H., *Responsabilité et jugement*, Fidel J.-L. (trad.), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2009.

Assouline P., *Autodictionnaire Simenon*, Paris, Le livre de poche, 2009.

Bachelard G., *La poétique de la réverie*, Paris, PUF, 1968.

Bachelard G., *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2001.

Bachelard G., *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Le livre de poche, 2003.

Berthier P. « Stendhal et l'amour », [dans :] *La Cause freudienne*, 2007, n° 67 ; DOI : <https://doi.org/10.3917/lcdd.067.0161>.

Bruckner P., Finkielkraut A., *Au coin de la rue l'aventure*, Paris, Seuil, 1979.

Chevalier J., Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont / Jupiter, 1982.

Comte-Sponville A., *L'amour, la solitude*, Paris, Librairie générale française, 2004.

Corbin A., *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage 1750-1840*, Paris, Flammarion, 1990.

Costa V., « Habiter les images : la parole poétique chez Heidegger et Bachelard », [dans :] *Cahiers Gaston Bachelard*, 2010, n°11 ; DOI : <https://doi.org/10.3406/cgbac.2010.1093>.

Dolezel L., « Thématique de la solitude : Robinson Crusoé et Des Esseintes », N. Traill (trad.), [dans :] *Communications*, 1988, n° 47 ; DOI : <https://doi.org/10.3406/comm.1988.1713>.

Eliade M., *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 2002.

Eliade M., *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 2002.

Faguet É., « Stendhal », [dans :] *Revue des Deux Mondes (1829-1971)*, 1892, vol. 109, n° 3.

Heyerhahl T., *Fatu-Hiva. Le retour à la nature*, A. Henri Martin (trad.), Paris, Les éditions du Pacifique, 1976.

Lojacono, F., « Le rêve de hutte dans "L'Île d'un autre" de Jacques Perry et "L'Île à Midi" de Julio Cortázar », [dans :] *Studii si Cercetari Filologice Seria Limbi Romanice*, 2019, n° 25.

Montaigne, *Œuvres complètes*, A. Thibaudet, M. Rat (dir.), Paris, Gallimard, La Pléiade, 1989.

Richard J.-P., *Stendhal et Flaubert. Littérature et sensation*, Paris, Seuil, 1954.

Sansot P., « La parole habitante et la pensée mythique », [dans :] *Le Mythe et le mythique*, Paris, Albin Michel, 1987.

Simenon G., « Touriste de bananes », [dans :] *Tout Simenon*, Paris, Presses de la Cité, 2002, n° 21.

Stendhal, *De l'amour*, Paris, Gallimard, 1980.

Urbain J.-D., *Sur la plage*, Paris, Payot et Rivages, 2002.

Vázquez Montalbán M., *Los mares del Sur*, Barcelona, Planeta, 1998.

Vázquez Montalbán M., *Les mers du Sud*, M. Gazier (trad.), Paris, 10/18, 2003.

Vibart É., *Tahiti. Naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987.

Yankélévitch V., *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Flammarion, 2017.

Zimmermann J. G., *La solitude*, X. Marmier (trad.), Paris, Charpentier Libraire-Éditeur, 1859.

abstract

The dwellings of the “solitude born in the brain”: the hut and the H.L.M.

In the wake of Gaston Bachelard, this article examines the impact of the concept of “solitude born in the brain” on the notion of dreamers of houses. This expression, echoing Stendhal’s “love born in the brain,” highlights the significance of daydreaming. The hypothesis put forward is that such solitude leads to the formation of an archetypal house, a “dwelling born in the brain,” whatever the environment or the dreamer’s experiences. To explore this premise, two novels featuring different protagonists in varied settings are analyzed: *Banana Tourist* by Georges Simenon (1938) and *Southern Seas* by Manuel Vázquez Montalbán (1979). The conclusion suggests that Tahiti, as depicted by Simenon, is not inherently more exotic than a suburb of Barcelona, as illustrated by Vázquez Montalbán. Both a hut and a low-income residence serve as poetic images that primarily function to represent access to an absolute refuge. However, it is important to note that in reality, one cannot inhabit an imaginary construct.

keywords

Bachelard, hut dream, daydream, Simenon, Vázquez Montalbán

mots-clés

Bachelard, le rêve de hutte, rêverie habitante, Simenon, Vázquez Montalbán

florence lojacono

Philosophe de formation, Florence Lojacono est docteur en Littératures comparées. Elle a enseigné dans de nombreux pays avant de se fixer en Espagne, à l'Université de Grande Canarie. Ses domaines de recherche sont la littérature insulaire du XX^e et la philosophie de l'éducation. Elle a publié de nombreux articles, la monographie *Roman de l'île et robinsonnade ontologique* (Paris, Petra, 2014) et a édité *L'île palimpseste* (Paris, Petra, 2018).

PUBLICATION INFO			
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681		
Received : 26.09.2024 Accepted : 13.05.2025 Published : 30.09.2025	ÉTUDES	ASJC 1208	
ORCID : 0000-0001-9794-6414			
F. Lojacono, « Les demeures de la « solitude de tête » : la hutte et le H.L.M. », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2025, nr 43, pp. 31-47. DOI : doi.org/10.26881/erta.2025.43.02			
www.czasopisma.bg.ug.edu.pl/index.php/ce/index			
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).			